

Title	Les aubépines et les artistes dans A la Recherche du Temps perdu
Author(s)	Kato, Yasué
Citation	Gallia. 34 P.34-P.41
Issue Date	1995-03-11
Text Version	publisher
URL	http://hdl.handle.net/11094/8660
DOI	
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Les aubépines et les artistes dans *A la Recherche du Temps perdu*¹⁾

Yasué KATO

La sensualité est un thème essentiel dans les descriptions des aubépines de « Combray ». Devant l'autel orné de ces fleurs, le héros est fasciné par leur « odeur amère et douce d'amandes » qui évoque « le goût d'une frangipane ». L'autel entier semble aux yeux du jeune homme « vibrer » de l'exhalation « intermittente et intense » de cette odeur voluptueuse. Une épine rose parmi les fleurs blanches de la haie du parc de Swann fait penser aux biscuits roses ou au fromage blanc où l'on écrase des fraises.

La volupté des fleurs s'associe à celle de femmes. L'écrivain parsème ses tableaux d'aubépines de nombreuses métaphores de toilettes féminines et celle des gestes d'une jeune fille. Les fleurs sont présentes également dans les scènes où apparaissent deux jeunes filles à Combray. Le héros rencontre M. Vinteuil et sa fille devant l'autel orné d'aubépines dans l'église. Les fleurs lui donnent donc l'envie de savoir le goût des joues de Mlle Vinteuil qui ont des taches de rousseur comme elles. C'est également au-dessus des aubépines de la haie que le héros aperçoit pour la première fois Gilberte.

L'impression sensuelle est souvent difficile à saisir par l'intelligence. Le jeune homme se tient devant la haie d'aubépines afin d'approfondir la sensation vague et obscure causée par les fleurs :

Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder, [...] ²⁾

1) Nous avons utilisé, pour toutes les citations de la *Recherche*, la nouvelle édition de la Pléiade (I-IV, 1987-1989). Nous citons le manuscrit de Proust suivant le protocole de transcription de l'équipe Proust de l'I. T. E. M.

2) I, p.137.

Il nous semble qu'il s'agit de « chefs-d'œuvre » picturaux : ce mot remplace « tableaux » dans le Cahier 68, daté de 1911³⁾. Mais la sensation éprouvée devant ces fleurs ne se borne pas à être visuelle⁴⁾. L'art musical est également le composant des descriptions des aubépines. Les fleurs disposées à divers intervalles dans la haie font entendre une mélodie comme des notes sur les portées d'une partition musicale⁵⁾. Le contraste entre les fleurs blanches et les fleurs roses est comparé non seulement à celui entre une esquisse au crayon et une œuvre peinte, mais aussi à celui entre un morceau joué au piano et un morceau joué par l'orchestre⁶⁾. Le jeune homme n'arrive pas pourtant à atteindre au secret des fleurs.

Les Cahiers de Proust permettent d'examiner comment le thème de la sensualité et les expressions artistiques se sont établis dans la description d'aubépines. Les documents concernant notre étude sont les suivants : le Cahier 12 (1909), les Cahiers 29 et 14 (1910), le Cahier 68 pour les aubépines dans l'église et « Proust 21 » pour les aubépines de la haie de Swann (1911). Les trois premières versions ont été transcrites et analysées par Bernard Brun⁷⁾. Notre étude s'appuie sur son travail.

La sensualité des fleurs — des images féminines

Les aubépines se rattachent à l'amour pour une femme dès la première apparition dans les manuscrits. Proust donne une première esquisse au f°99v° du Cahier 12. Il s'agit de l'ajout aux pages en face qui décrivent l'apparition de Mlle Swann dans le parc. Les branches vêtent la « soie blanche » ou « la ruche ». L'arbuste est comparé à « la houlette d'une bergère Pompadour ».

Le deuxième jet commence au f°95v°. L'amour des fleurs est inoubliable pour le héros comme l'est chez certains hommes leur premier amour pour une jeune fille. Devant la haie de Swann, il se souvient du jour où Mme Goupil entra avec un bouquet d'aubépines dans sa chambre lorsqu'il était malade. Il

3) C. 68, 20r°: « nous revenions devant les aubépines comme devant ces *tableaux* (chefs-d'œuvre) [...] »

4) Rappelons que l'esquisse des Creuniers d'Elstir évoque aussi chez le héros la soif de fraîcheur par un jour torride (II, p.254-255).

5) I, p.136.

6) I, p.137.

7) B. Brun, « Brouillons des aubépines », *Études proustiennes V*, Gallimard, 1984, p.215-304.

respire, « avec gourmandise », l'odeur appétissante des fleurs. Elles éveillent également en lui le désir de posséder les joues de Mme Goupil à cause de leurs taches de rousseur.

Le jeune homme se trouve devant l'autel de l'église de Combray dans le Cahier 29⁸⁾. On y retrouve toujours le souvenir de la visite de Mme de Goupil. Les fleurs remplissent la chapelle de leur odeur qui ressemble au parfum d'un gâteau. Ce parfum semble venir des parties brunes et gratinées sur les pétales blancs, qui évoquent les joues de Mme de Goupil. Il n'y a pas d'indication concernant Gilberte dans ce texte.

Une évocation brève de la haie en fleur bordant le parc de Swann précède, dans le Cahier 14, la description des aubépines sur l'autel. Dans la chapelle, c'est toujours les joues de Mme Goupil que le héros désire. B. Brun indique pourtant que Proust commence déjà l'introduction de nouveaux personnages dans cette scène de l'église. Ce chercheur transcrit des phrases raturées pour le montage : « *Je revins au mois de Marie / Nous rencontrâmes / Quand il faisait beau en revenant du mois de Marie. Histoire de la jeune fille* ». B. Brun suppose que l'écrivain conçoit la rencontre du héros avec M. Vinteuil et sa fille dans l'église. Ces nouveaux personnages sont esquissés d'abord dans le Cahier 29 sous le nom de Lignon⁹⁾, puis dans le Cahier 14 sous le nom de Vington¹⁰⁾. M. et Mlle Vington en effet apparaissent dans l'église à l'étape suivante du brouillon, c'est-à-dire dans le Cahier 68¹¹⁾. Comme dans la version définitive, les fleurs évoquent à présent les joues de Mlle Vington, au lieu de celles de Mme Goupil.

L'essai de décrire des fleurs — des images des arts

La beauté des aubépines consiste, depuis la première esquisse, en une essence profonde que l'intelligence du jeune homme n'arrive pas à pénétrer. L'amour envers les fleurs est, selon le Cahier 12, « plus sensible, plus intérieur, plus désintéressé plus poète », au « degré plus profond » de son âme¹²⁾. Cette

8) C. 29, 69r°-71r°.

9) C. 29, 77r°-79r°.

10) C. 14, 8r°-16r°.

11) C. 68, 1r°-4r°.

12) C. 12, 99v°.

idée s'explique encore dans l'ajout au f°106v°. Le héros ne voit pas les fleurs « seulement devant ses yeux », mais la beauté de l'aubépine s'adresse à « quelque chose d'indiscernable qui est au fond de » lui. La joie éprouvée ici lui apparaît comme une sorte de souvenir obscur qu'on doit libérer. « C'est lointain, c'est vague c'est affaibli et comme c'est au fond de mon esprit, comme c'est une impression immatérielle », dit-il encore dans le Cahier 29.

Il recourt aux métaphores artistiques, afin d'aborder la beauté florale. La joie donnée par les fleurs ne peut pas être remplacée par d'autres fleurs, comme l'amateur d'un certain artiste ne se satisfait pas des œuvres d'un autre artiste. Ce sentiment s'ébauche d'abord dans la description des fleurs de pommier, rédigée dans le Cahier 12 avant la première esquisse sur les aubépines. L'admiration pour cette fleur, d'après Proust, est aussi exclusive que chez un amoureux de Monet qui ne s'intéresse pas aux tableaux de Delacroix¹³⁾.

Cet amour spécifique peut accepter une variation de la couleur de la fleur ou un changement de ton du peintre. C'est le thème de l'épine rose parmi les fleurs blanches. Mme Goupil apporte des épines roses au jeune homme qui n'a su jusque-là qu'aimer l'aubépine blanche comme, selon l'expression de Proust, un adorateur de Watteau qui ne peut accepter l'ouvrage d'un autre peintre¹⁴⁾. La métaphore musicale ne se trouve pas encore ici : Proust écrit seulement au f°97v° que les intervalles variables des fleurs semblent composer « une phrase musicale ».

Dans le Cahier 29, le héros découvre l'épine rose après l'adoration de l'aubépine blanche, « comme après s'être enchanté *d'un Van Dyck et préférer ce tableau à tous les tableaux* d'un dessin qu'on voit de Watteau quand on en est amoureux et qu'on préfère ce chef-d'œuvre — et le peintre qui l'a fait — à tous les tableaux et à tous les peintres de l'univers ». Cette nouvelle variation de l'aubépine est « peinte » et « pour orchestre », alors que l'aubépine blanche est « sans couleur » et « pour piano »¹⁵⁾. B. Brun signale que M. Lignon, le futur musicien Vinteuil, est, à ce stade de la genèse, encore un naturaliste. L'image de la fleur blanche pour piano et de la fleur rose pour orchestre existait donc antérieurement à celle de la petite sonate blanche et du septuor rouge de

13) C. 12, 24v°.

14) C. 12, 98v°.

15) C. 29, 70v°.

Vinteuil¹⁶⁾.

Les noms des peintres réels disparaissent dans les manuscrits qu'on trouve dans « Proust 21 ».

La découverte de la beauté des fleurs — les artistes dans la Recherche

La quête de l'essence de la beauté de l'aubépine dépasse apparemment la capacité du jeune héros. Il ne reste qu'à demander à quelque autorité de déchiffrer cette énigme, comme le fait le héros de Jean Santeuil qui attend toujours « le prestige d'une parole autorisée et révélatrice » d'un artiste qui l'initie à la beauté des fleurs¹⁷⁾.

On lit dans le Cahier 29 :

L'effort impuissant que je fais devant la fleur et qui me ferait souhaiter trouver dans quelque phrase de Maeterlinck et de James, dans quelque peinture de Monet le mot de l'énigme¹⁸⁾

La note qu'on trouve au f°16v° du Cahier 28, qui date de 1910, remplace les artistes existants par les artistes fictifs : « Pour Elstir comme pour Bergotte je sentais que les choses venaient plus près de son œil, lui montraient mieux ce qu'elles avaient de particulier et charmant »¹⁹⁾. Le héros désire que la particularité de l'objet de son amour inexplicable se révèle soit par une image ou une comparaison de l'écrivain Bergotte, soit par des toiles d'Elstir. Proust préfère le peintre pour ce rôle de guide esthétique, comme le montre la dernière phrase de ce fragment : « J'aurais voulu pouvoir amener Elstir devant une branche d'aubépine, de pommier pour avoir comme la vérité du pommier, de l'aubépine, et ensuite d'une autre chose, et d'une autre encore, tant que les forces d'Elstir pourraient me conduire à la conquête du monde ».

L'envers du même cahier, où se développe l'épisode de la visite à l'atelier

16) B. Brun, *op. cit.*, p.287.

17) J. S. p.332.

18) C. 29, 73r°-74r°. La phrase est raturée par une barre oblique. Cette opération ne semble pas être exécutée immédiatement après la rédaction, car le folio 74r° contient une mention non raturée de ce passage : « (voir page précédente Maeterlinck etc.) »

19) II, p.975-976.

d'Elstir, contient un passage sur le même sujet :

Que j'eusse aimé commander à Elstir un portrait du clocher de Combray, des nymphéas de la Vivonne, de la rue du Saint-Esprit. Ainsi après que des phrases de Maeterlinck m'avaient élucidé la beauté des soleils, des jardins, des roses trémières, des cadrans solaires, j'aurais voulu lui « commander » une phrase sur les aubépines, une phrase sur les pommiers, une phrase sur les boutons d'or [...] ²⁰⁾

Le nom de Bergotte disparaît, et le narrateur se réfère de nouveau à Maeterlinck.

On retrouve l'évocation de ce désir d'interrogation dans l'épisode de la première visite à l'atelier, à partir du jeu d'épreuves corrigé pour l'édition de 1918²¹⁾. Elstir est en train de peindre des fleurs :

C'était des fleurs, mais nullement <pas> de celles dont j'eusse mieux aimé *si j'avais été aujourd'hui* commander le portrait que celui d'une personne afin d'apprendre par la révélation <de son génie ce que> j'avais si souvent cherché en vain devant elles — aubépines, épines roses, bluets, fleurs de pommiers — *mais des fleurs qui n'étaient pour moi que des fleurs de chez le fleuriste, des fleurs pour Mme Swann, des fleurs qui par ce qu'elle m'en avait dit n'avaient l'air humides, luxueuses, orchidées. Elstir tout en peignant s'éleva contre ce que je disais d'elle et commença à me raconter relativement à la merveille de leur fécondation de ces histoires que [blanc] a contées, que d'autres suivants ont complétées et, qu'enfin le livre de Metschnikof et les splendides essais de Maeterlinck ont rendu populaires. Il me parlait des ruses de celles qui forcent un insecte soit en lui donnant des morceaux charnus à manger après quoi elles le font trébucher dans un godet plein d'eau, d'où il ne peut s'échapper que par un couloir où il s'enduit les ailes de pollen et de [blanc]* <Elstir tout en peignant me parlait de botanique [...] ²²⁾

20) C. 28, 58v°-57v°.

21) Conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote Rés. m Y2 824. Pierre-Louis Rey donne l'explication de ce document (I, p.1307 et II, p.1330-1332).

22) p.340-341 (pagination de la main de Proust) ; II, p.1441.

On y retrouve le nom de Maeterlinck, mais il ne s'agit plus de l'aubépine. Le texte cité ci-dessus se retrouve dans le roman définitif, sauf les lignes raturées²³⁾.

Le héros se souvient de son enthousiasme plus tard, pendant son séjour à Doncières : « tout au plus lui eussé-je commandé le portrait des réalités que je n'avais pas su approfondir, comme un chemin d'aubépine, non pour qu'il me conservât leur beauté mais me la découvrit »²⁴⁾. Elstir se compare à Bergotte dans la première version de ce passage qu'on trouve au f°20r° du Cahier 34. Le héros a envie de voir une étude d'Elstir, « autant que lire sur eux une page de Bergotte ». La mention de Bergotte est raturée avant l'établissement des placards en décembre 1918.

Le rôle d'expliquer la beauté des aubépines est, au premier stade, partagé par Elstir et Bergotte (ou Maeterlinck). Il est attribué au peintre seul après les développements sur l'art de celui-ci.

Il semble que le héros ne réalise finalement pas ce rêve de commander une toile de l'aubépine à Elstir. Ce n'est donc pas le peintre qui lui apprend le secret de la fleur.

Or, selon le passage du Cahier 68 consacré aux aubépines dans l'église, le héros choisit M. Vington-Vinteuil pour l'interroger sur les aubépines et pour lui demander de prononcer les mots d'étamine et de calice²⁵⁾. Il est vrai que ce personnage se prive de ce rôle, dès qu'il n'est plus naturaliste. Dans les deuxièmes épreuves mises en pages faites en mai-juillet 1913, M. Vington apparaît dans l'église comme l'ancien professeur de piano des sœurs de la grand-mère du héros. Le héros apprend de sa mère « qu'il compose ». L'écriture de Proust substitue le nom Vington par Vinteuil. La scène d'interrogation sur l'aubépine n'existe plus à partir de cette étape de la genèse.

Le musicien Vinteuil initie le héros à la vérité profonde que suggère la fleur par un autre moyen, à savoir : sa blanche sonate et son rougeoyant septuor. Le contraste entre le motif blanc et le motif rouge de la musique

23) II, p.203.

24) II, p.423-424.

25) C. 68, 3r°.

s'associait de fait, au f°3r° du Cahier 57, à celui entre les aubépines et l'épine rose²⁶⁾. Le jeune homme, ne connaissant que la phrase blanche du musicien, sent que le motif rouge lui révèle quelque chose d'intense, de profond, de presque organique. Il a enfin rencontré l'interprétation artistique de l'essence des fleurs qu'il attendait depuis son enfance.

Conclusion

Les aubépines font appel, dès leur apparition dans les manuscrits, à la sensualité organique et indicible. Le héros désire découvrir l'origine de ses joies devant les fleurs, mais ses efforts finissent par un échec total, comme, par exemple, au bord de la mare de Montjouvain²⁷⁾. Il semble pressentir alors qu'il doit recourir à l'art pour exprimer son impression. L'abondance des images de la peinture se remarque d'abord dans le Cahier 12. Le Cahier 29 introduit ensuite la fameuse opposition entre le morceau joué au piano et le morceau joué par l'orchestre.

En même temps, le héros attend qu'un grand artiste dévoile pour lui le secret des fleurs à travers une œuvre d'art. Ce rêve concerne dans la genèse d'abord Elstir et Bergotte, ensuite Elstir seul. C'est enfin Vinteuil qui répond à la demande du jeune homme, une fois que le musicien a vu le jour dans les brouillons.

(大阪大学博士課程在学)

26) K. YOSHIKAWA, « Vinteuil ou la genèse du septuor », *Études proustiennes III*, Gallimard, 1979, p.289-347.

27) « Et voyant sur l'eau et à la face du mur un pâle sourire répondre au sourire du ciel, je m'écriai dans mon enthousiasme en brandissant mon parapluie refermé : "Zut, zut, zut, zut." Mais en même temps je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de voir plus clair dans mon ravissement. » (I, p.153).